

MARGUERITE CASTILLON DU PERRON

Montalembert et l'Europe de son temps

FRANÇOIS-XAVIER DE  GUIBERT HISTOIRE ESSENTIELLE



MONTALEMBERT

Marguerite Castillon du Perron

MONTALEMBERT

et l'Europe de son temps

François-Xavier de Guibert
3, rue Jean-François Gerbillon, 75006 Paris

© Office d'Édition Impression Librairie (O.E.I.L.)
F.-X. de Guibert, Paris, 2009
www.fxdeguibert.com
ISBN : 978-2-7554-0350-3
ISBN pdf : 9782755412185

Pour Alice Hodgson.

Première Partie

UNE FAMILLE DANS LA TOURMENTE

Chapitre I

L'ADMIRABLE GRAND-PÈRE

« Mon enfant bien aimé est et sera toujours
une partie de moi-même. Ce ne sont pas
des liens ordinaires qui unissent nos âmes.
Et l'affection qu'il me porte est peut-être
plus vive encore que celle que j'éprouve
pour lui. C'est vraiment l'*amor ascendente*... »

James Forbes au comte de Montalembert,
5 janvier 1819.

S'il n'était né trop tard pour l'avoir rencontré, Dickens eût reconnu en l'honorable James Forbes esquire, domicilié 29 Albemarle Street, l'un de ses personnages favoris et se fût empressé de le croquer dans un de ses livres. Il y a en effet du Pickwick, en plus choisi, en mieux nanti chez ce cadet d'une vieille famille de barons écossais établis en Irlande au XVIII^e siècle qui s'honore de cousiner avec les comtes de Granard anoblis sous Charles II. Promenant ses rondeurs bien étrillées entre Picadilly et sa belle demeure de Stanmore-Hill auprès de Harrow, il faut le voir, un rien gourmé, prendre dans ses bras son petit-fils Charles de Montalembert, et l'admirer avec componction tel le fils qu'il n'a pas eu : « La douceur de votre caractère dans un âge si tendre, écrit-il le 1^{er} janvier 1811 en lui dédiquant, avec ses *Oriental Memoirs* l'œuvre de sa vie, offre à vos parents les meilleures espérances. Il m'est doux de penser que le bourgeon à peine entrouvert va bientôt devenir une fleur destinée plus tard à produire des fruits nombreux¹. »

1. *Oriental Memoirs*, 1813. In-4°, 4 vol.

Agent de l'East Indian Company puis successivement gouverneur de la province de Dhaboy et de l'État de Bombay, James Forbes, parti tout jeune pour les Indes, ne s'est pas contenté de visiter le reste de l'Asie mais a encore parcouru pendant plus de vingt ans l'Afrique et l'Amérique. Naturaliste, ethnologue, géographe, philosophe et artiste, il a accumulé au cours de ses voyages des connaissances quasi universelles. De retour à Londres en 1784 avec des malles de documents originaux, de dessins, d'aquarelles et de gouaches, il s'est acquis une réputation méritée par la publication de ses *Lettres de France* et de *Réflexions sur le caractère des Hindous*. Il se réjouit maintenant à la perspective d'employer sa verte vieillesse à classer et à mettre en valeur tous ses trésors, et, désormais plus encore, de les transmettre au petit-fils à peine âgé d'un an et demi dont son gendre et sa fille Eliza viennent de lui confier la garde. Il s'acquittera pieusement de sa besogne en s'appuyant sur Dieu et sa providence. Il oubliera le tourment que lui cause aujourd'hui Eliza pour ne plus songer qu'aux heureux auspices sous lesquels s'est conclu son mariage.

Forbes n'était pas veuf depuis six mois de sa compagne bien aimée, une femme aussi soumise que peu encombrante, auréolée de surcroît d'une estimable fortune, que leur fille unique Eliza s'était décidée à épouser un émigré français. Marc-René de Montalembert, bien né quoique pauvre et catholique, ne déplaisait pas à Forbes qui avait l'impression de l'avoir toujours connu et qui éprouvait de la sympathie à son égard. S'il n'avait jusqu'alors guère apprécié les divers prétendants d'Eliza « dont aucun ne lui semblait digne d'obtenir son cœur et sa main² », il n'était cependant pas pressé de la marier. Leur deuil datait de la veille et celle-ci n'avait que dix-neuf ans. Il eût souhaité qu'Eliza prenne le temps de réfléchir, qu'elle mûrisse un peu et qu'elle s'équilibre. À vrai dire, la violence et l'étrangeté de son caractère l'inquiétaient et il n'osait trop se l'avouer. Saurait-elle se plier à une vie régulière et rendre son mari heureux ? Forbes avait beau la chérir, excuser sa propension au mensonge, ses accès de mélancolie suivis de brusques colères, la bizarrerie de ses goûts et sa soif de mondanités, ce charmant jeune homme s'en accommoderait-il ? Eliza néanmoins semblait très éprise. Un tel parti se représenterait-il ? La sérieuse enquête qu'il avait menée, tant en utilisant ses relations qu'en puisant dans annuaires et journaux, l'avait rapidement convaincu du contraire.

Marc-René, et Forbes en savait désormais sans doute autant que lui sur les siens, appartenait en effet à une excellente et très ancienne famille

2. Archives de La Roche-en-Brény, dossier 796, Stanmore, 28 février 1809, inédit.

féodale. Connus pour leur droiture et leur vaillance depuis le XII^e siècle, croisés, chevaliers, capitaines de guerre, ses ancêtres charentais avaient toujours méprisé la vie de cour, pour porter sur de lointains champs de bataille leur épée au service de la France et du Roi. En 1249 Guillaume et Aymeri, les deux fils de Geoffroy de Montalembert, combattaient aux côtés de Saint Louis lors de la prise de Damiette. Vers les années 1370 Jean III, l'arrière-petit-fils de celui-ci, commandait une compagnie d'écuyers et ferraillait avec Du Guesclin contre les Anglais. Une verve héroïque qu'illustrait à nouveau, immortalisée par Brantôme, André de Montalembert, seigneur d'Essé. Ce dernier, après s'être distingué dans les guerres d'Italie, avait défendu pendant quatre mois, avec une poignée d'hommes, la place forte de Landrecies assaillie par Charles Quint et cinquante mille Espagnols. Sauvé par l'arrivée de François I^{er} qui avait délivré la ville et l'avait nommé gentilhomme de sa Chambre, Il avait été chargé, sous le règne de Henri II, d'aller en Écosse se battre contre les Anglais et de ramener Marie Stuart en France. Il avait fini par mourir d'un coup d'arquebuse en défendant Théroutanne alors qu'il allait être nommé maréchal de France. À l'exemple de ce héros qui se disait « plus propre à donner une camisade à l'ennemi qu'une chemise au roi », bien d'autres Montalembert s'étaient fait tuer pour la France, ainsi en 1587 de Jean à la bataille de Coutras, d'Armand au siège de Turin, de Jean-Armand et d'un de ses cousins à Hochstedt, et la liste n'était pas close ! Tant de gloire et d'exploits avaient évidemment éveillé l'intérêt de Madame de Maintenon, intelligente parvenue, qui, fière d'avoir pour aïeule une Montalembert, avait en vain tenté d'attirer à Versailles le chef de la famille. Cette dernière était malheureusement morte trop tôt pour avoir rencontré à la cour le fascinant marquis de Montalembert, propre oncle de Marc-René.

Né à la fin du règne de Louis XIV et surnommé le Vauban du XVIII^e siècle, doyen de l'Académie des sciences et des généraux français lors de sa mort en 1802, cet homme remarquable ne pouvait que fasciner James Forbes. Ayant dans sa jeunesse vaillamment combattu pendant les guerres de Succession d'Autriche et de Sept Ans, le marquis s'était ensuite entièrement consacré en tant qu'ingénieur à perfectionner l'art des fortifications. Il avait alors installé à grands frais des forges énormes sur ses terres de l'Angoumois et avait achevé de se ruiner en publiant à compte d'auteur les onze volumes d'un ouvrage désormais célèbre, traitant de ses études et de ses expériences³. Ignorant probablement que les

3. *La fortification perpendiculaire ou l'Art définitif supérieur à l'offensif*, 1776-1796.

femmes, autant que ses mémoires sur la fonte des canons, avaient mis le marquis sur la paille, Forbes, en bon anglican, ne s'était pas plus attardé sur son divorce d'avec Marie de Commariou que sur son remariage avec une certaine Rose que personne n'avait souhaité recevoir. Il ne s'était pas non plus appesanti sur ses sympathies politiques et sur l'appui qu'il avait accordé à Carnot auquel il avait prodigué ses lumières lors des guerres de la Révolution. Quoique franc royaliste et fort honoré d'avoir régulièrement fréquenté le comte de Provence en exil à Hartwell, comment l'aurait-il pu ! Directeur de l'institut de France, le grand Carnot n'avait-il pas en 1804 rendu justice à ses mérites en le délivrant de son séjour en résidence surveillée à Verdun où il végétait depuis plus d'un an par la grâce de Bonaparte qui avait assigné tous les étrangers se trouvant en France à y demeurer lorsque la paix d'Amiens avait été rompue !

Tout bien pesé, et devant la hâte d'Eliza, Forbes en avait conclu que Marc-René se révélerait sans doute un excellent gendre. Un Montalembert pourrait faire souche en Angleterre et bénéficierait, au moins pour un temps, de sa protection vigilante ! Enrôlé par son père Jean, beau-frère du marquis, dès l'âge de quinze ans en 1792 dans l'armée de Condé, Marc-René avait par la suite pris du service dans l'armée anglaise. D'abord cornette dans la cavalerie, il avait été envoyé d'Égypte aux Indes, puis, sous Wellington, au Portugal et en Espagne. Il jouissait sans contredit d'une réputation de courage et de dévouement. En l'épousant Eliza rencontrerait l'histoire dans ce qu'elle avait de plus noble et de plus désintéressé. Elle aurait, en outre, des chances de continuer à l'écrire. En effet, la situation actuelle ne pourrait se prolonger. Napoléon s'essouffait. Ses dernières victoires, telle celle d'Eylau, ressemblaient beaucoup à des défaites, tant il avait laissé de cadavres sur le champ de bataille. Resté fidèle aux princes, Marc-René en était apprécié. Si les Bourbons retrouvaient leur trône il lui serait offert une position.

Marc-René de Montalembert ne pensait certes pas commettre la plus grande faute de sa vie en épousant Eliza-Rosée Forbes qui s'est entichée de lui au premier coup d'œil. Il est harassé par la succession des campagnes qui l'ont porté d'Égypte en Espagne. Ses parents sont morts, le laissant sans autre fortune que des intérêts irrécupérables dans l'île de Trinidad. Il lui est impossible de revenir en France où il se verrait contraint d'accepter la succession très obérée et surtout les dettes de son oncle le marquis, mort sans enfants. Il souhaite mener une existence plus douce et fonder une famille. Il se sait courageux, honnête et plutôt joli garçon, mais la vie militaire qu'il mène depuis son adolescence ne lui a laissé aucun loisir pour

s'instruire. Il est peu cultivé et le regrette. Pourquoi ne conclurait-il pas un riche mariage d'amour et ne deviendrait-il pas le gendre apprécié d'un aimable vieillard aux poches cousues d'or, célèbre de surcroît dans toute l'Angleterre ! Eliza n'est pas une beauté, loin de là, mais elle a des manières, le teint transparent des filles d'Albion, de belles épaules et de la gorge. Elle fera une comtesse de Montalembert acceptable, lui donnera des enfants solides et, qui plus est, permettra à ceux-ci de tenir leur rang.

Le mariage qui avait eu lieu à la fin de 1808 avait paru mettre le comble au bonheur d'Eliza et Forbes, mal remis de son deuil, y avait vu la main du « tout-puissant » le délivrant « d'une longue et lugubre nuit de malheur⁴ ». La Révolution ayant dépouillé Marc-René de l'héritage, biens et titres, de son oncle le marquis, son père étant disparu sans lui laisser un centime, Forbes ne savait toujours pas si sa fille serait baronne ou comtesse et demeurait dans l'ignorance quant aux espérances du ménage. Des incertitudes dues aux malheurs des temps qui ne le préoccupaient pas puisque Eliza serait de toute manière titrée et qu'il était assez riche pour lui assurer le train de vie auquel elle aspirait. En attendant sans fièvre ces éclaircissements, il faisait alterner un titre ou l'autre, ou pas de titre du tout, sur la suscription des lettres emphatiques et morales qu'il lui adressait avec une touchante régularité.

Installé au 1 Malborough Place, à Brighton, le jeune couple, comblé de ses largesses, a tout d'abord paru bien s'accorder quoique Eliza se soit très vite plainte des absences répétées d'un mari souvent requis par son service. Une solitude très relative dont Forbes s'est cependant préoccupé. Soit pour se soulager des vagues reproches qu'il s'octroie au sujet de l'éducation qu'il lui a donnée, soit encore pour dissiper les nuages qu'il voit s'accumuler à l'horizon, il semble se faire un devoir d'adresser à sa fille des missives de plus en plus fréquentes où se conjuguent conseils et louanges. Sa parfaite conduite l'enchanté ; elle assure ainsi « le bonheur du meilleur des maris ». Son attitude depuis son mariage est excellente malgré les difficultés qu'elle a connues. Surtout qu'elle ne se chagrine pas : René, qu'il considère comme son fils, lui reviendra « couvert de lauriers ». En lui « se réalisent tous les désirs de son cœur et de son âme ». Il mettra sa fortune à son service à condition que son aide passe par Eliza car il ne veut en aucun cas blesser sa fierté⁵.

4. Archives de La Roche-en-Brény, dossier 795, Forbes à sa fille – baronne de Montalembert, 1810 – sans date, adressé à Mrs Montalembert, inédit.

5. *Idem*, sans date.

Un ton qui se fait cependant plus inquiet après la naissance de son cher petit-fils Charles Forbes René, le 15 avril 1810, dans sa demeure londonienne d'Albemarle Street. Il semble que le comportement d'Eliza se soit étrangement altéré et qu'elle ait mal supporté son accouchement. Dès son retour de voyage il ira voir le petit Charles, « son exquis petit ami dont il envie presque le père... Celui-ci est un très bon jeune homme : rappelez-vous ce que je vous dis si jamais vous ne l'avez pas découvert par vous-même » et, deux jours plus tard : « Montalembert semble ravi de vous avoir revu et ravi à la perspective de pouvoir passer l'hiver avec vous. En cela ma très chère Eliza vous ne le décevrez pas. En effet vous avez *encore* une page blanche devant vous et pouvez y imprimer ce que vous voudrez. » Celle-ci s'est rétablie cependant. Il a appris par sa tante et par l'abbé de la Quarrée, ancien précepteur de son mari devenu l'un de leurs familiers, « le délicieux changement de sa santé et de son humeur ». Il est bien sûr le seul « à *savoir* ce qu'ils ne *savent pas*, que tant que la maladie la tenait elle eût bien pu mettre tout en œuvre pour guérir elle ne l'aurait pu ». Mais il ne faut plus s'appesantir sur le passé, se réjouir au contraire avec piété et reconnaissance du présent. Il en profite pour lui envoyer cochers, serviteurs variés et tout ce qu'elle souhaiterait... Il ne doute pas qu'elle n'accepte gaiement les petits sacrifices d'argent qui lui sont néanmoins demandés... Il est surtout heureux d'avoir pu contribuer par son appui « à sauver une mère du désespoir et un fils aimé de l'anéantissement⁶ ».

Tous ces encouragements et ces efforts sont restés vains. Ni les domestiques, ni les robes, ni les frivolités n'ont arrangé le caractère d'Eliza qui habite maintenant West Street. Noël approche. Eliza a beau ne pas lui répondre, Forbes persiste à l'inonder de lettres pleines de tendres recommandations. Il l'exhorte à renoncer à mener une existence aussi mondaine et à faire chaque soir son examen de conscience ! Qu'elle songe à sa douce mère « qui elle n'a jamais dit ou fait exprès quoi que ce soit pour blesser⁷ ».

Deux années ont encore passé. Les scènes ont succédé aux scènes, et il a bien fallu se rendre à l'évidence. Marc-René ne supporte plus sa femme. Une séparation s'impose. Eliza doit se soigner et c'est alors que Forbes s'est résolu à prendre son petit-fils chez lui à Stanmore-Hill. Marc-René,

6. *Idem*, 19 et 20 septembre 1810.

7. Archives de La Roche-en-Brény, dossier 796, lettres de James Forbes reçues par la comtesse de Montalembert après son mariage, inédit.

entre deux missions, occupera son hôtel particulier d'Albemarle Street. Dès que cela sera possible les deux époux se reverront. Un échec est impossible et les choses ne tarderont pas à s'arranger.

Hystérie, dépression postnatale, bouffées délirantes annonciatrices d'une schizophrénie ou bien tout simplement méchanceté constitutionnelle, inguérissable maladie de l'âme, aggravée par l'adulation permanente de parents aveugles ? On ne sait, et aucun diagnostic sérieux n'a été formulé par les médecins, ce qui innocente le malheureux Forbes du soupçon d'avoir volontairement abusé Marc-René en lui donnant sa fille en mariage. Par moments la santé d'Eliza semble s'améliorer. Autour d'elle tous respirent et veulent croire à sa guérison. Une sorte de paix paraît s'installer. Mais cette paix, hélas, ne dure pas et n'est que le prélude de nouvelles crises. À la moindre contrariété, ou même à propos de rien, la jeune femme se déchaîne, éclate en de violentes colères suivies de périodes d'abattement. Elle crie, insulte, casse, hurle de rage, puis se déclare malade et sombre dans un état de prostration. On la couche, on la drogue. Elle boit des tisanes, prend des bains chauds, mange à nouveau, sourit, et se remet si bien qu'on ose rappeler Marc-René qu'on a écarté ou qui a fui. Forbes bénit le ciel et veut croire au miracle. Charles, lui, grandit sans mère.

*

* *

Située au nord-est de Londres, au cœur de quarante-deux acres de prairies et de bois à une distance raisonnable des musées et des bibliothèques de la ville, la somptueuse demeure de Stanmore-Hill jouit d'une vue superbe et de multiples agréments. Trois potagers, dont l'un clos de murs, fournissent fruits et légumes de saison. Y sont attenants, des bâtiments de ferme, une glacière et quatre cottages où logent employés et domestiques. De nombreuses allées sillonnent le parc agrémenté de bosquets d'essences variées et de plusieurs étangs reliés par un canal traversé d'un pont rustique. Çà et là se nichent des grottes auxquelles on accède par des passages souterrains ; ailleurs des temples de style grec ponctuent la verdure de leur blancheur.

De ce lieu où il passera presque sans interruption les neuf premières années de sa vie sous la tutelle de James Forbes, Charles de Montalembert emportera le souvenir d'un bonheur que n'altérera jamais l'ombre d'une critique. Sans doute consacre-t-il peu de lignes à son grand-père dans ses écrits et s'abstient-il dans ceux-ci de revenir sur sa première enfance.

Pourquoi s'étonner d'un silence qui n'est en réalité que le masque d'une trop grande émotion ? Au fond de son cœur reste à jamais ouverte la blessure de sa disparition prématurée. En témoigne la pudique tendresse avec laquelle il note le 26 juin 1839, après avoir prié sur sa tombe, que celui-ci « a été l'auteur de son existence sociale, littéraire, politique, qu'il lui doit tout son bien d'ici bas et de plus l'exemple d'un homme de bien vraiment chrétien ».

Il n'en dira pas plus et se souvient. Il était alors le roi ! Un roi en puissance auquel on apprenait les usages et la science de son état, un roi dont on assurait d'avance, sans le redouter, le règne éclairé et magnanime. Entre les jardins où il botanisait, la bibliothèque où il étudiait et lisait depuis l'âge de trois ans, il parcourait les divers départements de son royaume, enseigné par un maître dont l'exigence n'était que le paravent d'une admiration sans faille. Il était intelligent, appliqué, doué et on le lui répétait sans relâche. Il s'ingéniait à ne décevoir personne, on l'en remerciait par des attentions et des présents continuels. Des domestiques diligents se pâmaient devant sa précoce civilité, les invités du jour devant sa mémoire et la manière dont il goûtait les conversations élevées. Il ne voyait pas d'autres enfants et ceux-ci l'ennuyaient. Il était beau et savait qu'il ne devait pas trop se regarder dans la glace. Il aimait quand même ses fins cheveux blonds et bouclés, son front immense et bombé, son teint clair et ses yeux d'un bleu assez pâle que la lumière fatiguait. Il aimait aussi d'être bien pris dans ses vêtements, de se tenir avec dignité, d'articuler les mots choisis qu'il empruntait aux livres et d'être écouté comme si déjà il était adulte.

Les belles soirées, les délicieux moments qu'il passait dans cette bibliothèque aux côtés de son grand-père qui lui aussi travaillait. Le feu ronronnait dans la cheminée ; les chiens se taisaient couchés sur le tapis, et lui se gorgeait du plaisir d'apprendre, d'entasser, de classer, d'imiter, et de devenir le meilleur, donc un véritable aristocrate, ce qu'il devait à sa naissance.

Cinquante-deux mille pages remplissant de leur description, dessins, découpages, collages et peintures vivement colorisées, cent cinquante in-folio énormes : ce sont les *Oriental Memoirs*, rédigées à son intention par James Forbes et achevées en 1813 dont Charles s'abreuve le plus volontiers. Les volumes sont magnifiques, leurs illustrations aussi variées qu'ingénieuses et souvent poétiques, évoquant aussi bien Audubon qu'Hubert Robert ou Cosway. Les divers continents avec leur faune, leur flore et leurs habitants, les villes les plus célèbres et leurs monuments, les mers,

les fleuves et les déserts, le monde enfin se trouve là représenté dans sa variété et sa splendeur avec une sorte de naïveté joyeuse que n'offusque jamais le commentaire précis et sans bavardage. Forbes a donné dans son ouvrage le meilleur de lui-même. Ses travers, cette solennité un peu pédante, cette conscience souvent trop scrupuleuse, qui le poussent à un perfectionnisme excessif, le servent et, maîtrisés, n'autorisent que la qualité et le sérieux de l'information. Il a eu peur de lasser. Il a voulu enseigner et convaincre tout en charmant. Il y est parvenu. Charles désormais lui est acquis et, fort d'une inextinguible curiosité naturelle, digère tout ce qui lui est proposé.

Plusieurs années s'écoulent de la sorte. Il est rare que Charles voie ses parents qui sont fort occupés, l'un par son avenir politique et sa carrière compromise par l'absence de fortune, l'autre par sa vie mondaine et sa santé. Entre deux maisons de repos, des séjours chez des amies protectrices et les médecins, Eliza a parfois retrouvé son mari et donné le jour à deux autres enfants, Arthur né le 6 août 1812 et une fille, Élise, née en 1814. Marc-René cependant s'est si bien agité auprès des princes en exil et du Régent, multipliant les allées et venues entre Brighton et Hartwell, qu'on a fini, après la chute de Napoléon, par lui confier la glorieuse mission d'annoncer au comte de Provence son retour en France et le rétablissement des Bourbons. Il a suivi celui-ci, s'est attaché pendant les Cent Jours à essayer de rétablir ses affaires puis, après l'évasion de l'île d'Elbe, s'est vu chargé de diverses entreprises dont il s'est acquitté avec succès. Nommé colonel, récompensé de la croix de Saint-Louis et de la Légion d'honneur, il a regagné Paris en 1815 pour y attendre un poste diplomatique.

Ignorant ces péripéties, Charles aperçoit parfois son père qui lui recommande la sagesse et souhaite qu'il parle le français, sa mère qui gémit sur ses maux de tête et se vante de ses relations. On l'embrasse et on lui enjoint d'aller s'amuser. « Charles doit jouer », écrit dès le 5 décembre 1815 James Forbes à son gendre en séjour dans l'hôtel d'Albemarle Street tandis qu'Eliza se soigne quelque part en pleine campagne. Des déclarations de principe qui ne sont suivies d'aucun effet. Comment résister à un enfant aussi exceptionnel ? Pourquoi le priver de son seul véritable plaisir qui est de lire ? Charles apprend bientôt sans effort des rudiments de grec et de latin, des vers de Milton, de Thomas Moore, de William Cooper et de Byron. Il se familiarise avec les malheurs de l'Irlande opprimée, encaisse les discours de Burke comme ceux du célèbre Grattan. Il sait aussi à tout jamais que Voltaire et les

Encyclopédistes sont des diables, que l'absolutisme de Louis XIV est haïssable, que les pauvres doivent être nourris d'autre chose que de pommes de terre, qu'on ne doit en aucun cas mentir, et que Dieu, comme l'ont prouvé Bernardin de Saint-Pierre et Rousseau, a dans sa divine providence prévu pour chaque instant de notre course ici-bas ce qui nous est nécessaire et profitable. Le monde autour de lui est clos, propre et ordonné. Il lui suffira d'imiter James Forbes, de voyager et de s'instruire comme lui pour accéder à la renommée et aux plus hautes satisfactions. Il ignore, avec gratitude, qu'on lui a volé son enfance.

*

* *

Marc-René se trouve à Paris avec une Eliza à nouveau soi-disant guérie, lorsque Louis XVIII, au mois d'août 1816, le nomme ministre plénipotentiaire à Stuttgart. Il se rend aussitôt à son poste, la laissant en compagnie de James Forbes qui, ayant prévu de lui rendre visite à cette époque, s'est installé chez eux pour plusieurs mois avec Charles alors âgé de six ans. Si Marc-René regrette de ne pouvoir profiter de son fils, il est néanmoins ravi d'échapper à la présence de son beau-père et de savoir que sa venue en France freinera le départ d'Eliza pour le Wurtemberg. Empêcher celle-ci de le rejoindre comme le lui suggère sa tante Montalembert, veuve de l'infidèle marquis, devenue sa plus chère confidente, lui paraît hélas impensable. Eliza trépigne déjà d'impatience à l'idée de jouer les ambassadrices, et il ne saurait la contrarier sans indigner Forbes. « Malheureusement, précisera-t-il à sa tante, j'aurais encore besoin du papa. » La vie à Stuttgart étant aussi chère qu'à Paris, il est impossible d'y faire figure de ministre avec les seuls vingt-cinq mille francs du traitement dont il dispose. « Il faudra donc, conclut-il, que je file doux cette année et que Monsieur Forbes me continue encore sa pension dix-huit mois. Car sans cela je m'endetterai et je ne m'en relèverai jamais⁸... »

James Forbes cependant promène son petit-fils du matin au soir et lui fait découvrir Paris sans cesser de songer à l'instruire en le distrayant. Il le conduit au guignol, au cirque, au parc, dans les meilleures pâtisseries mais aussi dans les musées et dans les églises où sont célébrées les cérémonies du culte catholique que celui-ci, à son grand regret, devra bientôt

8. Archives de La Roche-en-Brény, dossier 799, pièces importantes et affligeantes – Marc-René de Montalembert à la marquise sa tante, 16 octobre 1816, inédit.

adopter. Il se plaît à flâner avec lui boulevard des Italiens pour y observer la foule et y croquer d'un crayon rapide quelques scènes pittoresques qu'il relève ensuite à l'aquarelle pour l'en charmer. Il l'emmène au jardin des Plantes où il a grand-peine à l'empêcher de plonger dans la cage aux lions. Il a beau dessiner, peindre, collectionner plantes et fleurs rares pour en enrichir l'herbier qu'ils feuilletteront ensemble pendant les longues soirées d'hiver, il n'est pas heureux. Certes son séjour aura été couronné par la chaleureuse audience que Louis XVIII lui a accordée et, tandis que la triste duchesse d'Angoulême couvrait Charles de caresses, il a eu la fierté, visitant les Tuileries, de voir ses *Oriental Memoirs* figurer en bonne place dans la bibliothèque vitrée du Roi. Mais que valent les honneurs, quel sens donner aux efforts de toute une vie, à son amour pour cet enfant alors que celui-ci est promis à un si sombre avenir ?

Forbes joue la bonhomie. Il s'applique à garder confiance en son gendre et à croire à la sincérité de ses sentiments. Il sent cependant qu'on l'exploite et, hanté par la vision de ce couple qui se détruit, passe des nuits blanches. Sans doute a-t-il admis, malgré ses préjugés contre la France et les Français, que Charles ne serait ni protestant ni anglais. Il en désespère néanmoins. Il aurait presque songé à se convertir au catholicisme pour lui rester proche, mais s'en voit incapable. Paris si léger, si superficiel et si gai, où l'on communie le matin pour se rendre à l'Opéra le soir, où l'on converse tranquillement de ses affaires le dimanche dans d'élégants cafés au lieu de chanter des hymnes et de rendre grâce à Dieu en famille, lui semble l'antichambre de l'enfer, *a world without soul*, et ses habitants des *ephemerals beings*. Il n'ira pas, ainsi qu'on le lui propose, au théâtre pour y applaudir au *Sacrifice d'Abraham* qui fait accourir toute la société. Il s'indigne qu'on ose « représenter une scène aussi auguste, une scène qui offre la figure la plus saisissante du sacrifice de la croix ! ».

Charles, il est vrai, a déjà bien compris que « le plaisir n'est que secondaire » et que « remplir son devoir est le comble du bonheur humain ». Ainsi l'autre semaine il a refusé pêches et raisins à la marchande qui en vendait à la porte du temple en lui répondant avec dignité : « Madame, nous n'achetons rien le dimanche ! »

Pour Forbes il s'agit maintenant de gagner du temps, d'obtenir que ses parents ne lui retirent pas son petit-fils comme ils l'en menacent. Si Marc-René montre de la souplesse pour continuer de toucher la rente qu'on lui octroie, il en montrera tout autant pour parvenir à garder Charles. Son gendre insiste pour que celui-ci aille en pension dès ses huit ans accomplis et pour qu'il apprenne le français. Il y veillera ; et

d'ailleurs l'abbé Le Monnier de Laquarrée que Marc-René apprécie à juste titre s'occupe déjà de son éducation. Encore quelques mois de patience plus quelques cadeaux munificents à Eliza : le couple terrible se ressoudra une fois de plus et on lui laissera l'enfant.

Des rêves ! En février 1818 éclate à nouveau une scène que Forbes sera bien obligé de qualifier de crise de folie. Eliza, après pas mal d'atermoiements, a enfin décidé d'aller rejoindre Marc-René à Stuttgart et celui-ci est venu la chercher. On a embarqué armes et bagages ainsi qu'Arthur et Élise quand, arrivée à la troisième poste, aux environs de Nancy, celle-ci déclare qu'elle a changé d'avis. Elle pleure, trépigne, annonce, ainsi que le relate Marc-René à la marquise, qu'elle va plaquer mari et enfants « pour retrouver papa ». Dans son désarroi Marc-René finit par accepter : « On a donc fait arrêter la voiture, pris la boîte de diamants, on est entré dans un cabaret... » Eliza revient alors sur sa décision. « Tout cela pour rejoindre le papa devant lequel je n'aurais jamais osé dire ce qui venait de m'échapper ; savoir que je ferais ma volonté en tout et pour tout⁹. »

L'existence de Marc-René à Stuttgart est dès lors un enfer dont la marquise horrifiée reçoit la description. « La scène la plus terrible, la plus tragique vient d'avoir lieu entre moi et Eliza. Figurez-vous une furie déchaînée, tout ce qu'un être peut vomir de plus épouvantable et vous n'aurez qu'une bien faible idée du spectacle qu'elle a présenté à mes yeux pendant plus de deux heures. » Et de raconter que sa femme, après l'avoir attaqué en « véritable poissarde », l'a poursuivi dans sa chambre où il s'était réfugié pour lui jeter au visage une lampe allumée, pleine d'huile bouillante... « Je vous en prie ma chère tante, avisez avec Monsieur Forbes aux moyens d'effectuer une séparation entre deux êtres qui finiront peut-être par ajouter une catastrophe sanglante à la longue liste d'outrages honteux dont ils ont déjà étonné tout ce qui les entoure¹⁰. »

Une correspondance nourrie s'engage aussitôt entre le malheureux et les divers acteurs du drame, Forbes, la marquise, l'abbé de Laquarrée et Sir Charles Flint, parrain de Charles, qui se dévoue pour arbitrer un combat perdu d'avance. Pour Marc-René il n'est plus question de dompter Eliza mais de s'en libérer : « Je suis assiégé dans ma chambre, écrit-il encore à sa tante ; on frappe aux portes, on crie, on sort dans la rue, en un

9. *Idem*, dossier 799, 29 février 1818, inédit.

10. *Idem*. Sans date mais 1818 probablement et recopié par Charles de Montalembert qui a souligné la lettre au crayon rouge du mot « horrible » suivi de trois points d'exclamation. Inédit.

mot l'accès de folie est à son comble... Faut-il absolument me suicider pour terminer une pareille situation¹¹... »

Sir Charles Flint trouve James Forbes inébranlable. Celui-ci a le cœur déchiré pour René mais il ne veut « ni reprendre sa fille chez lui, ni faire le moindre effort pour elle. Il est *décidé sur ces deux articles* et ni Dieu ni ami ne pourront le faire revenir¹² ». Le mieux, dit-il, serait qu'elle s'installe en France ou en Suisse et qu'ils se séparent sans divorcer. Il enverra l'argent nécessaire à son existence chez un banquier.

À Stuttgart le calme semble peu à peu revenir. « D'abord, explique Marc-René, parce que je reste dans mon appartement tant que je peux, que j'y ai *fait transporter mon lit* et que je suis froid comme une chaîne de puits. » Un premier dîner diplomatique a eu lieu, néanmoins retardé d'une heure par une scène effroyable. Eliza convient qu'elle devrait partir mais ne partira pas car sa position lui plaît : « Elle se trouve la première partout où elle va ; elle a une bonne maison ; le roi et la reine la distinguent et tout cela plaît à Mademoiselle Forbes de Stanmore¹³. »

S'il préfère ignorer qu'on le snobe et qu'on l'a toujours considéré de haut Forbes n'est pas aveugle pour autant. Il ne se prive pas de rappeler à son gendre qu'il n'a qu'à s'en prendre à lui-même, alors qu'il a commis l'erreur de se précipiter dans des liens indestructibles. S'il est désespéré de la conduite de sa fille, celle-ci, assure-t-il, n'est pas la seule à avoir des torts. Il n'a pas « approuvé *toute* [la] conduite de son gendre et ne le pourra jamais étant donné ses idées sur le monde et l'autre¹⁴ ».

Ce bref rappel des infidélités notoires ou supposées de Marc-René lui paraît-il suffisant et de nature à dissiper ses velléités de résistance, Forbes change brusquement de ton, revient à son grand sujet, assure que Charles apprend à fond le français et insiste avec force pour qu'on ne lui en retire pas la garde. Des supplications dont il ne se lasse pas et sur lesquelles il revient avec persévérance.

De toutes les raisons qu'il oppose au retour de son petit-fils chez ses parents, confidences souvent répétées et utilisées à bon escient, sans doute est-ce l'émouvant récit du départ de Charles pour Fulham où il est mis en pension, comme promis, dès ses huit ans, qui vaudra à Forbes un sursis d'un an. Cette séparation, raconte-t-il, reste, pour lui qui en cinquante et

11. *Idem*, 26 mars 1818, inédit.

12. *Idem*, Sir Chartes Flint à l'abbé Laquarrée, 10 avril 1818, inédit.

13. *Idem*, 19 janvier 1818, inédit.

14. Archives de La Roche-en-Brény, dossier 796, lettre de James Forbes au comte de Montalembert, 19 juin 1818, inédit.

un ans n'avait presque jamais vécu seul, « une épreuve peu commune ». Charles qui en souffre autant ne l'en a pas moins supportée avec une admirable vaillance. Le jour fatidique arrivé, à mi-chemin entre Londres et Fulham, après avoir ravalé un gros sanglot, Charles lui avait mis les bras autour du cou et l'avait conjuré de lui dire la « vérité entière » en répondant à sa question, ce à quoi il avait bien sûr acquiescé.

« Vous savez mon cher Grand-papa, avait aussitôt demandé Charles, que lorsque papa, maman, mon frère et ma sœur sont partis pour Stuttgart, ils m'ont laissé ici pour être votre enfant. Et maintenant, jusqu'à ce que nous les retrouvions, vous et moi nous sommes tout l'un pour l'autre. Dites-moi donc – mais dites-le-moi bien – depuis que je suis venu de Paris, ai-je été tout à fait ce que vous désiriez et ce que vous attendiez que je fusse ? Et m'aimez-vous autant que lorsque nous étions là tous ensemble ? » – « C'en était trop pour moi, avait alors achevé Forbes, cependant je pus lui assurer avec vérité qu'il avait été tout, et au-delà de tout ce que j'attendais de lui. Alors, dit-il, je suis le plus heureux garçon qu'il y ait au monde et je ne verserai pas une larme en vous quittant. Et il n'en versa point en effet¹⁵. »

*

* *

On n'a que peu d'échos de l'année que Charles passa à Fulham sinon qu'il y apprit beaucoup plus l'anglais que le français et qu'il y fut un soir fouetté pour avoir couru en chemise de nuit à l'heure d'aller au lit. C'est à cette époque qu'il adresse à ses parents une lettre solennelle pour leur dire qu'il préférerait « la pire des existences à la douleur de leur désobéir ». Une vertueuse déclaration qui ne l'empêchera pas, devenu adulte, de s'épancher sur la tristesse qu'il avait éprouvée à être enfermé si jeune dans un lieu sinistre.

De Stuttgart où il s'ennuie à périr et croupit en fin de compte comme troisième secrétaire d'ambassade, Marc-René s'emploie cependant à restaurer sa fortune politique. Par Decazes, ministre favori de Louis XVIII, il vient d'apprendre qu'il pouvait s'attendre à se voir bientôt conférer la pairie héréditaire. Il serait dès lors insensé que son fils aîné continue de grandir en citoyen du Royaume-Uni et lui échappe. Il décide donc de le mettre au plus vite au collège en France et de le soustraire à l'influence de son beau-père auquel il annonce la nouvelle sur un ton où la fermeté le dispute aux ménagements : « Charles doit être français. Sa destinée est d'être un homme en France, lui

15. Pauline Craven, *Monsieur de Montalembert*, p. 6 et 7.

écrit-il le 5 janvier 1819... Il importe que mon fils ne considère pas la France comme un pays étranger; je ne veux pas l'exposer à mener plus tard, même au sein d'une fortune brillante, l'existence misérable d'un cosmopolite qui ne sait à qui offrir son dévouement, que le noble amour de la patrie n'inspire jamais. Je ne veux pas qu'en France on lui dise: allez en Angleterre ou en Angleterre que faites-vous au milieu de nous? Une pareille situation briserait son cœur, étoufferait son esprit si brillant de promesses... Ne nous berçons pas d'illusions; ne répétons point: l'enfant est encore très jeune. Vous savez aussi bien que moi, qu'il a par le développement de son intelligence cinq années d'avance sur les enfants de son âge. Je regarde cette année 1819 comme la plus importante de sa vie. S'il n'est pas *francisé* maintenant il ne le sera jamais... Je comprends combien il serait doux à votre cœur que Charles devînt anglais et restât le fidèle compagnon et la consolation de votre vieillesse; mais la divine Providence conduit les événements sans tenir compte des désirs humains: nous devons adorer sa volonté et ne rien négliger pour le bonheur de notre cher enfant¹⁶. »

Assommé par le choc qu'il reçoit, Forbes songe un moment à protester. S'il n'a pas l'humour de faire remarquer à son gendre qu'en l'occurrence il usurpe le rôle de la « divine Providence » et que les considérations spirituelles jusqu'ici n'ont jamais été son fort, il lui reste assez de sagesse pour tirer le meilleur parti possible d'une situation désormais irrémédiable. Il s'incline et répond à Marc-René qu'il conduira Charles à Stuttgart en juin, de telle sorte qu'il puisse entrer dans un collège français après les vacances. Il demande en revanche qu'on l'autorise, l'année scolaire achevée, à revenir à Stanmore pour y passer l'été. Il insiste pour qu'on s'engage « à ne jamais souffrir que les principes religieux qu'il lui a inspirés puissent être altérés dans les collèges où on le placera sur le continent » et qu'en outre il soit autorisé, à dix-huit ans, « à choisir en toute liberté la confession religieuse qu'il préférera ».

Ponctuée de réflexions sur sa mort probable et prochaine, d'invocations au « divin Rédempteur, » salée de larmes abondantes et lourdes de plusieurs feuillets, la lettre de Forbes s'achève par un cri de douleur pour « son enfant bien aimé: il est et sera toujours une partie de moi-même. Ce ne sont pas des liens ordinaires qui unissent nos âmes. Et l'affection qu'il me porte est peut-être plus vive encore que celle que j'éprouve pour lui. C'est vraiment l'*amor ascendante*¹⁷. »

16. Archives de La Roche-en-Brény, Marc-René de Montalembert à Monsieur Forbes.

17. Archives de La Roche-en-Brény, James Forbes à Marc-René de Montalembert, Albemarle Street, 14 février 1819.

Marc-René, on le conçoit, conserve tout son calme en recevant cette missive aux allures de testament. Son beau-père n'est pas sans le toucher et il lui voue une réelle reconnaissance. Son pathos cependant ne lui rappelle que trop celui dont a hérité la fille qu'il n'a pas su élever. Il était grand temps de lui retirer Charles : qui sait jusqu'à quels excès l'eût conduit la dévorante passion qu'il lui porte ! Celle-ci demeure cependant et garantit l'avenir : il continuera de payer.

Charles, pour sa part, est bouleversé lorsqu'il apprend que tout est fini. Il demeure longtemps silencieux. « Votre père a raison, lui dit Forbes. Ce sera un grand sacrifice, mais il est nécessaire. » « Fort bien mon cher grand-papa, répond-il, je tâcherai d'être à Paris aussi heureux qu'il m'est possible de l'être loin de vous... Vous me donnerez des livres pour me consoler, n'est-ce pas ? Et assez d'argent pour que je dépende seulement de vous et de mes parents ? »

S'il n'avait de l'estime pour l'abbé Le Monnier de Laquarrée auquel son petit-fils sera en partie confié, James Forbes ne parviendrait pas à réprimer son angoisse. Paris plus que jamais n'est pour lui qu'une nouvelle Babylone et ses collèges des entrepôts où s'attisent mauvaises passions et scepticisme destructeur. À ses yeux on ne se rend pas compte des soins que mérite l'être exceptionnel qu'il est aujourd'hui contraint d'abandonner. De Calais, où il s'arrête le 25 juin 1819 sur la route de la Belgique et du Wurtemberg, Forbes tente aussi d'éclairer et de fortifier l'abbé qui le remplacera. Charles possède, lui dit-il, « des connaissances étonnantes pour son âge, aucun vice, une mémoire surprenante, un jugement encore plus extraordinaire ; il excelle en géographie ; ses comparaisons entre les Anciens et les Modernes, ses recherches en chronologie, histoire, biographie, ses remarques (souvent écrites) sont bien au-dessus de son âge, ses progrès en latin, français, littérature, arithmétique, dessin, sont surprenants, et malgré tout il se montre aussi enfantin qu'aucun autre enfant de neuf ans¹⁸ ».

Quoiqu'il se sente étrangement fatigué, Forbes trouve encore le moyen au cours du voyage d'entraîner Charles sur les champs de Waterloo. Tous deux passent la journée à étudier la stratégie de Wellington, s'opposant avec ses soixante-dix mille hommes disposés en carré sur le plateau de Saint-Jean aux vains assauts de Ney et de Kellerman. On parvient le soir à Aix-la-Chapelle recru de science et d'histoire. Forbes ne tient plus debout et s'écroule fiévreux dans sa chambre. Il paraît oppressé, s'exprime

18. Archives de La Roche-en-Brény, dossier 796, inédit.

avec difficulté et le lendemain n'arrive pas à se lever. Appelé en hâte le médecin se déclare très inquiet. Les domestiques s'affolent. On envoie aussitôt un courrier à Stuttgart et le meilleur spécialiste d'Aix-la-Chapelle est appelé en consultation. Ses soins sont vains. Dans l'intervalle, le 21 juillet, Charles reçoit pour la première fois une lettre de son père qui s'inquiète de le savoir seul, mais ne réalise pas la gravité de la situation. James Forbes expire dans la nuit du 1^{er} août, probablement victime d'une attaque.

Seul et perdu dans un pays dont il ignore la langue, Charles a veillé son grand-père et recueilli son dernier soupir. Contemplant ce visage affable et rond dont la bouche semble maintenant serrée sur un secret, ce corps replet et soigné que gagne une rigidité de statue, sans doute est-il pris de terreur autant que de désespoir. On lui a appris à se tenir. Il se contrôle et ne réalise pas son angoisse. L'être qu'il aime le plus au monde et qui l'adorait est allongé sous ses yeux et se tait. Le silence est effrayant. Les gens s'agitent mais il ne les entend pas. Est-il entré au ciel, cet homme dont l'existence entière était tendue vers la vertu et qui ne cessait de proclamer sa foi ? Ses enseignements et ses maximes sont à jamais gravées dans la mémoire de Charles. Aux heures difficiles surgiront du fond de son âme ses encouragements et ses paroles exemplaires : le travail, l'honneur, l'obéissance, le respect des Dix Commandements, Dieu, ses larges bras ouverts enserrant l'humanité, l'appelant à le servir ; la Bible répétée, récitée, remâchée. Lui, Charles, élu pour en vivre et en transmettre le message et qui ne saurait faillir à sa tâche.

Mais Charles n'attendra-t-il pas d'autrui, au risque de le négliger, la tendresse, l'admiration inconditionnelle à laquelle on l'a habitué, et dont il vient brusquement d'être sevré ?

Chapitre II

UNE LABORIEUSE ADOLESCENCE

« La Vérité est encore plus pour moi que la liberté,
et mon ardeur et mon dévouement croîtront s'il
est possible, avec l'importance de la cause qui les réclamera... »
Charles de Montalembert à Léon Cornudet,

Lettres à un ami,
29 décembre 1822.

« Je suis libre, c'est-à-dire enfermé dans une cellule à
Sainte-Barbe. Je vais donc me livrer maintenant
sans bornes à l'étude, ma passion dominante,
puisqu'elle mène à la gloire. Puisse la Providence
accomplir mes souhaits, en me conservant toujours
dans le sentier de la vertu. »

Journal de Montalembert,
8 octobre 1826.

L'une des dernières joies de James Forbes aura sans doute été d'assurer le destin de Charles en payant de sa poche les dix mille francs nécessaires à l'érection du majorat sans lequel son gendre ne pourrait accéder à la pairie héréditaire. Lorsque celle-ci lui a été conférée ainsi qu'à quelques aristocrates d'Ancien Régime, le 5 mars 1819, le baron de Montalembert – il porte maintenant le titre de comte – est conscient de n'avoir été distingué par Decazes que pour manifester son attachement à la Charte nouvelle octroyée par Louis XVIII. Il n'a aucune peine à s'exécuter et, dès son entrée à la Chambre haute, témoigne des convictions empreintes de l'esprit des Lumières qui ont toujours été les

siennes. La franchise avec laquelle il parle à diverses reprises en faveur des libertés constitutionnelles l'emporte hélas sur la prudence et il n'a pas mesuré la défaveur que ses opinions lui vaudraient auprès de l'extrême droite. Le ministère Decazes n'ayant pas survécu, le 13 février 1820, à l'assassinat du duc de Berry, les ultra-royalistes retrouvent le pouvoir avec le soutien de l'adroit et pénétrant Villèle. Aussitôt révoqué de ses fonctions diplomatiques, Marc-René est contraint de renoncer à partir pour Copenhague où il venait d'être nommé ministre plénipotentiaire en récompense des services rendus à Stuttgart. Éloigné de l'armée dont il a démissionné lors du retour des Bourbons en France, aussi pauvre qu'au moment de son mariage, car il n'arrive toujours pas à toucher de revenus des terres de l'île de Trinidad où son père s'en est allé mourir, le voici désormais condamné à vivre des ressources d'Eliza dont il n'est évidemment plus question de divorcer. Le courage lui manquerait s'il ne songeait à ses trois enfants en espérant des jours meilleurs. Il n'imagine pas qu'il va lui falloir traverser sept années de vaches maigres à croupir entre la France et l'Angleterre avant d'être à nouveau employé par la monarchie.

Charles, tenu à l'écart de ces difficultés, obéit aux fortunes successives de son père sans trop se poser de questions. On le trouve d'abord en cinquième au lycée Bourbon à Paris, puis six mois à Stuttgart en train d'apprendre l'allemand et enfin, après un bref séjour à Stanmore-Hill, à Paris, dans un modeste appartement du 118 de la rue Saint-Lazare avec ses parents, sa grand-tante Montalembert, et la meilleure amie de celle-ci, la comtesse de Podenas. Il fait bonne figure partout, s'applique à travailler avec une série de précepteurs de hasard, subit sans regimber les états d'âme des uns et des autres et se jette sur les livres qu'on veut bien lui procurer. Il commence dès 1821, selon le vœu et l'exemple de James Forbes, à écrire son journal auquel il sera fidèle sa vie durant. Il y note le 12 août qu'il a été confirmé par Mgr de Latil, évêque de Chartres, dans la chapelle des Tuileries. Il n'imagine pas que cette cérémonie sera à l'origine de la conversion de sa mère au catholicisme.

Confesseur et confident du comte d'Artois qu'il a transformé en dévot repentini lors de l'agonie de sa maîtresse la marquise de Polastron, Mgr de Latil est revenu d'émigration dans les bagages des princes. Marc-René l'a bien connu à Hartwell. Le retrouvant aux Tuileries, il a aussi trouvé tout naturel de lui confier son fils et de s'en remettre à lui du choix de prêtres aptes à lui faire poursuivre son éducation religieuse. Son geste, dénué d'adresse courtisane, n'est cependant pas entièrement innocent. Habité par la volonté d'enraciner à nouveau sa famille en France et de la rendre à ses traditions, Marc-René, quoique modérément pratiquant, supporte de plus en plus

mal de voir ses enfants élevés par une mère anglicane. Il lui paraît opportun de profiter de la formation spirituelle dispensée à Charles pour adroitement suggérer à Eliza d'étudier la religion catholique. Il semble que sa position de femme de pair de France ait, pour l'instant, quelque peu adouci son caractère en comblant son snobisme. Désormais orpheline, flattée d'être admise aux Tuileries, allant de princesse en duchesse avec une insatiable gourmandise, tenant à passer pour intelligente et vertueuse, qui sait si elle n'en arriverait pas à envisager de se convertir !

Des deux éminents ecclésiastiques introduits auprès de Charles par Mgr de Latil, le plus âgé, le père Nicolas de Maccarthy, jésuite irlandais, considéré comme le grand orateur sacré de sa génération, arrive rue Saint-Lazare encore auréolé du succès avec lequel il vient de prêcher l'Avent à la famille royale, ce qui ne peut manquer d'éveiller la curiosité d'Eliza. Plein d'onction et de science, d'une patience à toute épreuve, il ne la rebute pas. Son collègue, l'abbé Busson, ancien novice des Jésuites à Besançon, nommé depuis peu secrétaire aux Missions étrangères, lui a de son côté été présenté par la duchesse de Duras. Il la subjugué. Eliza imaginait rencontrer le prêtre qui, bien malgré lui, est devenu la coqueluche des grandes dames, un prêtre à la mode aux homélies desquelles on pleure et dont le confessionnal est assailli. Elle découvre un apôtre dont l'humilité transfigure l'intelligence et, pour la première et peut-être la seule fois de son existence, se surprend à se questionner sur sa propre éternité.

« Son abord était plus sévère qu'avenant, dira Charles dont l'abbé est rapidement devenu le directeur de conscience, et malgré cela on le préférerait aux autres. On oubliait tout, sa *jeunesse*, son air mêlé en apparence de rudesse et d'austérité pour ne voir en lui que le prêtre¹ », et d'affirmer quelques années plus tard : « Il est le seul prêtre en France peut-être qui anime la foi la plus ardente aux lumières de la philosophie et la vertu la plus sublime aux connaissances les plus étendues². »

Ingénu et enthousiaste, Charles assiste et participe en effet aux nombreux entretiens qui se nouent dès lors entre sa mère et les deux abbés. Sa précocité s'enchant de voir ceux-ci répondre avec calme et pertinence aux objections qu'elle soulève en termes amphigouriques, mélangeant ses propres fantasmes aux débris de la culture qu'elle doit à son père.

1. Mgr Besson, *Vie de l'abbé Busson*.

2. Cte de Montalembert et Léon Cornudet. *Lettres à un ami de collège*, Lecoffre, 1884, p. 190.